

INJONCTIONS PARADOXALES ET NOUAGES INSTITUTIONNELS : UNE GÊNE TECHNIQUE A L'EGARD DES CAMELEONS

*Frédérique LE HOUEZEC, pédopsychiatre, médecin directeur du CMPP de Vitré
Psychanalyste. Rennes*

Je voudrais remercier les organisateurs de cette journée de m'avoir proposé de venir réfléchir avec vous cette question... « Malaise dans l'institution ». Et je remercie également Pascal Quignard qui, au gré de mes errances angoissées sur l'axe à proposer pour cette intervention, m'a inspiré son sous-titre « Une gêne technique à l'égard des caméléons » (le titre original de Quignard étant « une gêne technique à l'égard des fragments »). Fragments, caméléons... Vous connaissez tous l'histoire, qui se veut drôle, du caméléon que l'on pose sur un tissu bleu ; il devient bleu. Sur un tissu rouge ; il devient rouge. Sur un tissu vert ; il devient vert. Sur un tissu écossais ; il explose.

Illustration métaphorique de nos institutions, soumises à tant d'injonctions paradoxales ? Institutions caméléons, qui tentent de s'adapter à leur environnement pour survivre et vivre ? Mais à tant s'adapter au paradoxal, le risque de fragmentation, d'explosion, nous guette peut-être.

Inversement, à ne vouloir répondre à aucune, à rester sur un tissu uni, nous guette le risque de la transgression symbolique – nul n'est au-dessus des lois !-, et de l'implosion, disparition.

La question serait donc celle-ci : comment une institution, soumise à tant de paradoxes externes, peut-elle continuer à fonctionner, le moins mal possible, sans y perdre son âme, c'est-à-dire son axe, et sans y perdre son droit à l'existence ? Et dans la continuité des interventions de cette journée, quelles sont les conditions internes qui peuvent nous permettre d'élaborer des réponses cohérentes face aux paradoxes externes ?

Il me semble que nous pouvons trouver des éléments de réflexion en considérant comment nous travaillons cette même question du fonctionnement institutionnel à partir de nos paradoxes internes. Car nous n'en manquons pas ! Et ils sont même, c'est ce que je voudrais développer, le principal moteur de nos élaborations.

Comment ça fonctionne, une institution ? Et qu'est-ce que recouvre ce mauvais mot de « fonctionnement » ? Qu'est-ce qui vient organiser non pas ce qui s'y passe, mais le fait que, pour ceux qui s'y adressent, quelque chose se passe ?

Permettez-moi de revenir un instant à nos caméléons et au tissu écossais. On m'a offert il y a quelques jours un recueil de « Trois leçons » travaillées par Charles Melman sur « Lacan et les Anciens ». Melman y reprend en particulier la métaphore du tissage (et j'aurais, dans l'après-coup, préféré parler dans le titre de mon intervention de « tissages institutionnels », plutôt que de « nouages »). Il développe le travail de deux auteurs (non analystes) qui avancent que, chez les grecs anciens, « l'activité du tissage va être la métaphore maîtresse qui va convenir aussi bien à l'activité poétique qu'à l'union politique et l'activité sexuelle ». Le poétique, la politique et le sexuel...rien que ça, unis dans la métaphore

Sans exposer toute la démarche de Melman, il en vient à proposer que, afin d'éviter qu'un tissage ne soit « absurdement paranoïaque à cause de sa dualité » (celle des deux fils de la

chaîne et de la trame), toute étoffe ne peut que « comprendre trois fils » et être « organisée par un trou ».

Etoffe du langage, c'est ce qu'il travaille, mais pourquoi pas également étoffe institutionnelle ? Etoffe comme union des contraires, masculin et féminin, courage et sagesse (car s'il n'est pas très sage d'être courageux, il est tout aussi sage parfois d'être fou). Dualité où se situe également le risque paranoïaque. Le sujet comme effet d'un tissage, donc. Alors...un tissage institutionnel pour un effet de sujet ?

Que seraient alors nos trois fils, et notre trou fondateur ?

Un trou... le trou... ce serait, comme disent les enfants, ce serait ce ratage fondamental entre les demandes qui nous sont faites (tout autant par ceux avec lesquels nous travaillons et que je me refuse à dénommer « usagers », que par nos instances tutélaires) et les modalités de réponses que nous offrons. Ratage fondamental, non pas tant parce que nous n'arriverions pas à répondre en collant à la demande, par manque de qualités professionnelles par exemple, mais parce que toute demande énoncée par un humain parlant est intrinsèquement différente de ce qu'il désire. Je vous renvoie pour cette question tout autant aux développements de Freud que de Lacan.

Et c'est parce que le désir n'est en aucun cas recouvert par le contenu explicite de la demande, parce que leurs structures mêmes empêchent la suture, que nous sommes, structurellement pourrait-on dire, toujours à côté...

C'est bien ce ratage fondamental, me semble-t-il, que tente de colmater, d'annuler, le tissu (encore !) d'injonctions obsessionnalo-paranoïdes qu'on nous adresse. Maîtriser ce qui ne se maîtrise pas, à savoir le désir, du côté névrotique obsessionnel. Annuler la différence qui, tel les gradients de concentration chers aux chimistes et aux biologistes, fait que justement, « quelque chose » se passe dans un mélange d'éléments hétérogènes (annulation de la différence plus structurellement psychotique,).

C'est ce trou qui rend possible non pas tant une organisation (pas encore !) qu'une vie institutionnelle. Terme peut-être moins choisi, mais préférable à « fonctionnement ». Une vie au sens d'un mouvement ; car quel est donc notre propre désir, sinon une mobilisation...que quelque chose change, psychiquement, pour ceux avec lesquels nous travaillons ? Même si nos modalités de travailler cette mobilisation diffèrent en fonction de nos identités propres.

Nous manquent encore nos trois fils. Une chaîne, une trame...et ce troisième fil, celui qui évite la « dualité paranoïaque » selon Melman.

Une chaîne que je vous propose de désigner comme symbolique, celle des fils verticaux. Chaîne qui renvoie à l'ensemble du système symbolique de la direction interne à une structure. Ce système symbolique, qu'il s'organise de manière univoque ou qu'il se fragmente sur plusieurs figures (double direction), ne vaut bien que par sa dimension symbolique. Nul n'oserait en effet penser (et surtout pas un directeur !) que c'est la (ou les) personne(s) réelle(s) qui incarnent cette dimension qui « la sont ». La loi du symbolique disjoint en effet ce qui est représenté de la personne qui l'incarne. L'objet représentant n'est pas l'objet représenté.

Ou pour le dire en termes plus triviaux...nul n'est besoin, pour assurer une telle fonction, d'être par exemple « le ou la » meilleur(e) de l'équipe. Il s'agit d'une position autre, position

différenciée qui instaure une structure. L'exact contraire d'une rivalité imaginaire, spéculaire, entre petits a indifférenciés. L'exact contraire du pouvoir, en quelque sorte.

Une trame, que je désigne du côté de l'imaginaire. Les fils horizontaux, qui passent dessus, dessous, entrelacent et tissent. Un entrelacement constitutif, même s'il ne suffit pas encore. L'imaginaire a été un peu malmené en certaines époques et dans certains milieux. Et bien à bas l'abat de l'imaginaire ! L'imaginaire d'une institution est multiple et essentiel. Il comprend aussi bien son histoire, dans le conte qu'on en fait, que ses fantômes ; ses fantasmes que ses fantasques ; ses grands hommes et ses petites femmes ; ses illusions perdues et celles les autres. Ne serait-ce que cette illusion d'identité, qui nous est tellement nécessaire parfois. Cette trame imaginaire soutient notre travail, le traverse, l'affecte, l'organise dans sa spécificité.

Et un troisième fil donc... Innommé et irreprésentable dans le tissu. Un objet réel, bien sûr, celui que je désigne comme « objet commun ».

L'objet commun d'une institution est sans nul doute le plus dangereux à manipuler. Car il se trouve, ou se perd, entre absence et totalité. Je m'explique.

Il nous faut un objet commun qui fasse que le travail auprès de ceux que nous recevons ne soit pas une juxtaposition de nos « multidisciplinarités », une juxtaposition d'arrière-plans théoriques multiples. Car quelle que soit la cohérence interne d'un système théorique, on ne peut pas poser un enfant-caméléon (ou un adolescent, ou un adulte) sur un tissu écossais sans que ce soit à son tour d'exploser.

Pour donner un exemple concret, on peut concevoir une modalité de prise en charge qui viserait à effacer un symptôme pour réparer ; appréhender le symptôme d'un « handicap » comme un déficit à réadapter ou à compenser. Et pourquoi pas... On peut également choisir une autre voie d'écoute de ce symptôme, en tant que valeur signifiante d'un conflit autre. Pourquoi pas non plus. Mais soumettre quelqu'un à deux champs de discours radicalement autres serait une forme d'injonction paradoxale. Souvenons-nous de Ferenczi et de la confusion des langues. On peut certes parler plusieurs langues. Mais pas en même temps. On peut penser l'articulation entre l'éducatif, le soin, la réadaptation, pourquoi pas la réparation. A condition que ce soit l'articulation qui soit pensée, le carrefour, l'objet commun de ces actions. Tout sauf une juxtaposition. Un tissage, ce n'est pas un patchwork.

La multidisciplinarité est une valeur fondamentale de nos institutions. Elle appelle la nécessité de penser son articulation, c'est-à-dire : qu'est-ce qui nous est commun ? Qu'est-ce qui articule nos discours les uns aux autres ? Qu'est-ce qui va permettre à celui qui nous fréquente d'y constituer le sien ?

Cet objet va permettre l'articulation, vue comme mouvement. Articulation de langage, mouvement au sein des équipes, mouvement sur lequel peut s'appuyer celui qui cherche sa propre mobilisation.

J'ai dénoncé l'absence. Venons-en à la totalité maintenant. Car tout autant que son absence, l'omniprésence de cet objet commun ne semble pas préférable. Un exemple concret, encore. « Lapsychanalyse ». En un seul mot.

Et bien prenons garde à ne pas pétrifier ce concept, en faire un mot-valise-en-un-seul-mot. LA psychanalyse, comme LA femme, n'existe pas ! Il existe des psychanalystes. Ou plutôt des cliniciens qui s'y réfèrent. Vague mot... « se référer »...

Cela signifie que des cliniciens ré-interrogent et ré-inventent « la » psychanalyse à chacune de leurs rencontres. Avec ceux qui nous fréquentent, mais également entre eux. Car il s'agit de s'articuler autour de cet objet commun tout en préservant la spécificité de nos identités professionnelles et de leurs modalités de travail. Il s'agit bien de maintenir l'écart, la différence, tout en travaillant une articulation commune. Co-travail intra-institutionnel, non pas d'une théorie unique à appliquer, mais d'une question impossible à clore. Co-création individuelle et institutionnelle constante. Qui génère donc aussi des conflits, des tensions...et parfois une grande fatigue face à ce qui ne peut être fermé sur lui-même. La tentation de la sphère, complète, entière, totale, nous guette toujours. Une sphère...autant dire une bulle de savon... qui explose...

J'aurais pu prendre d'autres exemples ! D'autres objets communs portent en eux ce même risque ; n'importe quel objet commun le porte, d'ailleurs, si on le pétrifie comme un objet de vérité. Et non pas comme ce qui peut générer un effet de vérité.

Le temps de conclure...

S'il n'y avait qu'un seul objectif : ne pas boucher le trou ! Et c'est une difficile dialectique, entre fourre-tout (ça explose, l'institution comme ceux qui la traversent) et bouche-trou (là c'est le camé-Léon, qui bouche le manque avec un discours-objet pétrifié et pétrifiant).

Entre fourre-tout et bouche-trou, c'est cette dialectique qui, seule, entre deux dangers, autorise l'espoir de la vie, du mouvement, y compris et surtout au cœur de ce que je vous propose d'appeler désormais « la tourmente écossaise ».

Ce constant mouvement de tissage institutionnel, conflictuel, angoissant, me semble le seul garant d'une élaboration de réponse à apporter aux paradoxes du dehors, comme du dedans. Travaillons soigneusement nos paradoxes internes, ceux qui nous font vivants, pour répondre aux paradoxes externes qui, peut-être alors, ne nous tueront point.

Puisque j'ai commencé avec lui, je terminerai sur cette phrase de Pascal Quignard, rappelant que « nous ne sommes, tout compte fait, qu'un conflit de récits endossé par un nom ». Un conflit de récits endossé par une institution.

Je vous remercie de votre attention.

NB : pour rétablir une partielle vérité sur les caméléons... Ceux-ci, contrairement aux nécessités métaphoriques de cette intervention, ne changent pas de couleurs en fonction de leur environnement externe. Ils présentent bien une couleur de base, en fonction de leur environnement (terrestre, arboricole...). Mais cette couleur varie ensuite, non pas dans une fonction de camouflage, mais dans une fonction de signalisation: les caméléons indiquent ainsi à leur congénères quelque chose de leur état interne (angoisse, maladie, amour...). Il s'agit donc bien d'un mécanisme de communication, au carrefour de l'interne et de l'externe. Cela ne s'invente pas !

Bibliographie succincte :

